



À l'envers à l'endroit

Grégory Cormann

On n'est pas d'un seul lieu. On ne naît probablement pas non plus qu'une fois. Comment savoir alors qu'on est au bon endroit, qu'on a fini par le trouver, par s'y trouver ? Ne faut-il pas accepter longtemps, résolument, d'être à l'envers à l'endroit, de ne pas – *encore* – y être arrivé ? Et puis, finalement, *se trouver situé*, sans plus jamais ni pouvoir ni vouloir se détourner de *la puissance expressive des mondes fragiles*.

La vie est belle

Les œuvres de Michel Dave sont faites de mots et de regards. De mots qui se répètent et de regards qui se cherchent. Des mots qui sont écrits comme l'on dessine¹. Pour les retrouver, il faut donc s'égarer en eux, les deviner, les imaginer, les espérer. Les mots de Michel Dave sont d'abord des images, de belles et fortes images, insistantes et obstinées. Ils sont d'abord les images d'eux-mêmes et des mondes qui s'esquissent dans leurs traits. Ensuite, à l'envers, alternativement à l'envers et à l'endroit, ils invitent au dialogue, dans un miroir qui ne se cache pas, déformant, déformé, magistralement fécond, celles et ceux qui les regardent.

Les mots ne sont alors que les images d'une langue bien plus riche ; ce sont de modestes cartouches qui doivent laisser toute leur place aux pointillés. Les mots ne jaillissent pas des pointillés, ils n'en sont que l'esquisse, une préfiguration provisoire. L'enjeu n'est par conséquent pas technique, mais éthique². Les bulles dessinées de Michel Dave créent une histoire et une vie, fragiles, mais vigoureuses et optimistes, créatives et pensives. De la beauté de l'art à la vie, la conséquence semble donc bonne. La colonne de gauche de la gravure de Dave témoigne de cette belle vitalité et de tous les apprentissages que celle-ci rend possibles.

Nous repassons mal
Nous repassons bien
Nous arrachons les fleurs
Les fleurs sont belles
Les livres sont beaux
La vie est belle
Une belle image
Un beau cartable
Une belle maison
Des beaux légumes
Des belles femmes
Un bel homme
Un gros bras

1. Présentation des gravures de l'artiste sur le site du *Trinkhall* : <https://trinkhall.museum/les-artistes-exposes-actuellement>.

2. En complicité avec Carl Havelange, Lucienne Strivay suggère une belle définition de ces pointillés qu'elle nous invite à entendre comme des « possibilités non terminées ». Le pointillé apparaît alors comme « point dans la chaîne des points qui ne figurent sur aucune carte mais qui les constituent ». Lucienne Strivay, *Walkabout*, Carl Havelange, *Paris by clack*, Bruxelles, Hapax Éditions, 2008.

Celui qui nous rassemble aujourd'hui, sur le mode d'une surprise partagée, a souvent souligné l'horizon politique ancré dans les commencements et dans l'histoire du *Trinkhall*. Au fond, allègue volontiers Carl, chaque œuvre a vocation à répéter, à sa mesure, chaque fois que c'est possible, la place singulière qu'avait le premier *Trinkhall*. Petite Tour Eiffel, le bâtiment initial témoigne des possibilités des nouveaux matériaux de construction au cœur d'une ville qui est prospère en cette fin de XIX^e siècle, mais il est le lieu d'innombrables rencontres populaires, avec ses bars, ses fanfares et ses premières projections cinématographiques. Le *Trinkhall* était à cette époque, au cœur de la cité bourgeoise, le jardin de ceux qui n'avaient pas de jardin. Depuis 2020, le nouveau *Trinkhall* mêle l'aventure artistique des arts situés – expositions, regards sur les pratiques d'atelier, conférences, projections – et traversée des histoires d'un lieu qui circule entre les temps. Comme on a pu soutenir que la philosophie circule et s'invente entre les langues³, on peut penser que la vie s'invente entre les images, les souvenirs, les rêves concrets de chaque œuvre et les nouveaux regards qu'une collection d'œuvres suscitent sans relâche.

Il n'est pas étonnant que Carl Havelange, historien des cultures visuelles, homme sensible, artisan des mots et des images, aime le mot *Trinkhall*, un mot intrigant, ni allemand ni anglais, qui plaisait à l'Europe entière à la fin du XIX^e siècle. De formation étrange, comme le mot *sociologie*, inventé pendant le même siècle, le mot dit pourtant parfaitement ce qu'il a à dire. Le mot dit les plaisirs de la vie, des plaisirs simples, mais collectifs, qui ne demandent pas grand-chose, qui font surgir un *nous* puissant qui accepte les accroc : quand on vit quelque chose en commun, quand on fête une journée un peu particulière, quand une journée s'éclaire, tout se passe bien même quand *nous chantons mal*. À l'endroit à l'envers. Produit de l'industrie de son siècle, le *Trinkhall* est l'image d'une architecture qui résiste au temps, mais il est surtout un ensemble de traits gravés dans une mémoire collective et populaire. Le lien social n'est pas une forgerie de savant, c'est une intelligence sensible de tous les jours, le bonheur et la beauté des bons jours qui atténuent le poids des mauvais jours, de la mauvaise chance et des malheurs.

Comme le philosophe pour Merleau-Ponty, l'artiste donne une « image renouvelée du monde, et lui-même planté en elle, parmi les autres⁴ ». L'œuvre est en effet « le résultat sédimenté d'une série d'efforts d'expression⁵ ». La colonne de droite de Michel Dave enregistre à sa manière la destination à la fois sensible et politique des différents *Trinkhalls* qui se sont succédé au fil du temps. On y trouve l'idée d'une droiture impressionnante, féconde, active.

Nous mangeons du bon
Nous mangeons du riz
Nous cultivons des fleurs
Nous allons au marché
Nous coupons du pain
Nous marchons droit
Nous mangeons du pain
Nous chantons bien
Nous semons des graines
Nous écoutons de la musique
Nous chantons mal
On repasse bien

3. Voir le vaste projet entrepris dans les années 1990, sous la direction de Barbara Cassin, dans le *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Le Seuil/Le Robert, 2004.

4. Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1995, p. 63.

5. *Ibid.*, p. 69.

Remarquons une dernière chose. Dans son *Éloge de la philosophie*, Merleau-Ponty veillait à justifier la philosophie « jusque dans ses infirmités⁶ ». On se rappelle que la figure choisie par Merleau-Ponty était celle de la claudication du philosophe : *la philosophie boite*⁷. Le nouveau professeur au Collège de France présentait cette désarticulation de la marche comme une forme particulière d'*attention aiguë* au monde : selon ses mots, la philosophie « habite l'histoire et la vie, mais elle voudrait s'installer en leur centre, au point où elles sont avènement, sens naissant. » Merleau-Ponty ajoutait cependant que la philosophie « s'ennuie dans le constitué. Étant expression, elle ne s'accomplit qu'en renonçant à coïncider avec l'exprimé et en l'éloignant pour en voir le sens. »⁸ Le musée du *Trinkhall* autorise le chercheur à témoigner d'une forme de fragilité plus modeste mais, en même temps, plus forte et plus inspirante. Il ne s'agit pas, pour se rendre attentif à l'avènement du sens naissant, de s'éloigner de l'exprimé. Les collections du musée invitent, au contraire, à se tenir au plus près de l'exprimé et d'y reconnaître tout son art.

Le jeune étudiant de vingt ans que j'étais se souvient d'une soutenance de thèse d'agrégation à la rentrée 1997. Une faculté bruissait, de philosophie et de lettres. Une histoire de regards, disait-on. De mots, aussi, épanchés dans de longues phrases choisies. Au seuil de la modernité. La salle était alors académique. Il était en effet déjà question d'une histoire de l'œil et du regard⁹. Près de trente ans plus tard, les mots sont restés, parfois sinueux, déposés dans de petits carnets qui ont quelque chose de fascinant. Le lieu, en revanche, à l'envers à l'endroit, a bien changé. L'historien a multiplié les histoires, essayé *by clack* de saisir, avec un appareil photo cassé, l'humanité dans ses ombres elles-mêmes sinueuses, accueilli au gré des années de nombreux regards¹⁰. Il était donc écrit quelque part que Carl trouverait ce lieu, le *Trinkhall*, travaillerait à retrouver toute la vitalité d'un autre lieu, comme un creuset d'où partager avec nous – et avec ceux qui y font une halte – des regards et des mots que l'histoire convenue efface.

« Je croise des regards. Ils viennent doucement dans mon œil, puis s'évaporent, dansantes et hiératiques fumées¹¹. »

Le jeune apprenti philosophe espère avoir appris à loucher un peu.

6. *Ibid.*, p. 59.

7. *Ibid.*, p. 61.

8. *Ibid.*, p. 59.

9. Voir ou revoir, avec son impressionnante couverture, le bel ouvrage *De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.

10. Lucienne Strivay, *Walkabout*, Carl Havelange, *Paris by clack*, *op. cit.*

11. *Ibid.*, présentation du projet à la dernière page du livre.